

Finistère
9^{me} 23
1887

Brest Illustré



15^e LE NUMÉRO

JOURNAL HEBDOMADAIRE

LE NUMÉRO 15^e

BUREAUX DU JOURNAL :
99, Rue de Siam. 99
BREST

1^{re} ANNÉE. — N° 3.

DIMANCHE 16 JANVIER 1887

ABONNEMENTS :
Six mois. . . . 4 fr. | Un an. . . . 7f.50
ANNONCES :
La ligne. 20 centimes



M. FLOURENS
Ministre des Affaires étrangères

SOMMAIRE :

1. Un beau portrait de M. Flourens, ministre des affaires étrangères.
2. Choix de lunettes.
3. Incendie d'un grand steamer du Mississipi.
4. Maquette du percement du boulevard Haussmann.

TEXTE :

Chronique Théâtrale. — Causerie Parisienne. Sujets divers. — Programme des Concerts militaires, etc., etc.

LE NUMÉRO : 15 CENTIMES.

Dépôt principal chez Madame BROUSTAIL
rue de la Mairie, 44.

THÉÂTRE DE BREST

La représentation de Mardi dernier ne comptera pas parmi les meilleures de l'année. L'insuccès du *Panache* tient peut-être à une préparation hâtive de la pièce. Elle n'était pas suffisamment sue. Ce défaut était très sensible. Les défaillances de mémoire ont été telles qu'elles ont failli soulever des murmures.

La comédie de Gondinet est un peu comme certains systèmes religieux, qui ont assez de côtés lumineux pour éclairer ceux qui veulent voir et assez d'obscurité pour ne pas dissiper les préventions arrêtées.

Elle a assez de qualités pour arriver à un triomphe éclatant, et assez d'imperfections pour obtenir, au plus, un succès d'estime. Cette imperfection est encore plus sensible lorsqu'elle est soulignée par une interprétation insuffisante. Il en est d'une pièce comme d'un motif musical quelconque. Elle demande à être rendue avec le rythme qui lui est propre. Ce mouvement est un des éléments qui président à sa conception : il n'est pas permis de n'en pas tenir compte. En l'altérant, on altère le caractère de l'œuvre. Le *Panache* demande à être enlevé rapidement : le rythme endiablé qui lui convient n'a pas été observé. C'est fort regrettable.

L'auteur de tant de charmantes inspirations, l'écrivain dont un critique éminent a dit : que ses productions étaient « des bijoux fins, ciselés avec amour », méritait mieux que cela. Les maîtres de notre scène française ont quelques droits à voir leurs indications scrupuleusement suivies. — Gondinet est de ceux-là.

Chacune de ses œuvres est une page de psychologie fine et alerte : s'il agit d'une main les grelots de la bouffonnerie, il tient de l'autre le scalpel d'une analyse impitoyable et sagace. Et comme la vérité jaillit des profondeurs de son observation ! Comme sa raillerie revêt un tour bien français ! Quelle fine satire de notre travers du fonctionnarisme, — du panache — et comme il montre cette plaie sévissant du haut en bas de notre échelle sociale. Il est absolument certain qu'avant peu et en vertu des lois de l'atavisme, chaque poupart français caressera dans son berceau l'espérance enivrante de devenir garde-champêtre, douanier ou président de la République. Doux rêve !

L'ironie de Gondinet se fait parfois jour sous forme de boutades délicieuses : « Ils ont des volcans, et ils les laissent éteindre ! » — Ils ont des eaux qui empestent, et ils n'ont pas de casino ! — Quelle légèreté apparente dans ces remarques qui vont droit au but, comme des flèches décochées par une main exercée et sûre !

M. Charson met un peu trop de panache dans certaines parties de son rôle. Peut-être est-ce parce que M. Heaulmé n'en met pas assez. C'est fort possible.

L'amour de l'équilibre entraîne parfois fort loin. M. Haulmé a un jeu sans éclat. La tradition nous a légué le souvenir d'un Faulkenberghe affairé, remuant, M. Haulmé, tout en courant beaucoup, nous procure peu l'illusion du mouvement : il est pourtant important que cette impression se produise. Il y a des personnes qui, sans bouger, nous en

procurent parfois un sentiment très-vif. C'est l'idéal du genre. M. Haulmé y atteindra peut-être.

M. Gentser manque de chaleur et de distinction. Ce sont des qualités qui s'acquièrent quelquefois.

Tous nos compliments à M. Ometz, qui éclaire d'un rayon de gaieté spirituelle cet ensemble si terne.

Nous arrivons au délicieux acte de Victor Massé. Inutile de répéter après d'autres tout le bien qu'on peut penser de ce petit chef-d'œuvre, rempli de mélodies gracieuses et fraîches. L'interprétation a été suffisante de la part de M. Poirier, qui avait la voix un peu couverte, et excellente du côté de Mme Guiraud. Son succès confirmait toutes nos prévisions. Mme Guiraud essaierait en vain d'être médiocre : elle semble condamnée à toujours être excellente. C'est un charmant privilège : nous n'alarmerons pas sa modestie en lui disant dans quelle mesure elle en est digne.

Mme Guiraud a détaillé la chanson de l'aiguille et les ravissantes vocalises de la romance du Rossignol avec une virtuosité qui a arraché des applaudissements unanimes au public malheureusement trop clairsemé. Une pareille audition eut mérité une salle plus nombreuse.

Aucune des réserves que nous avons faites au début ne saurait s'appliquer à la représentation de *Carmen*. Le rôle de la Carmencita mettrait Mme Demoulin hors de pair, si dans ses créations précédentes, elle n'avait déjà reculé et franchi les limites ordinaires du succès. Les sonorités tantôt bizarres, tantôt harmonieuses, toujours délicates de Bizet, prenaient un relief troublant en se revêtant du charme d'une interprétation qui en rendait les nuances les plus fugitives.

Le personnage de *Carmen* convient éminemment au talent de Mme Demoulin : son visage, mobile comme un ciel changeant, reflétait tour à tour la flamme de la passion, de l'ironie et de la hauteur, avec une intensité rarement atteinte et jamais dépassée. Il faudrait tout citer jeu, attitudes, science du chant, diction impeccable, pour reconstituer un ensemble d'une désespérante perfection.

L'œuvre du grand compositeur a trouvé dans notre chanteuse une interprète digne d'elle ! elle s'y affirme avec une autorité contre laquelle la critique la plus sévère s'élèverait en vain. Certains passages rendus avec un brio et une grâce inexprimables, nous ont littéralement subjugués. Instinctivement, on se courbait sous la plus délicieuse des tempêtes : la tempête du beau.

Nous désirerions vivement voir Mme Demoulin dans le rôle de *Mignon*, si elle apporte dans la grâce rêveuse et attristée de cette création idéale, toute la science qu'elle a déployée dans le rôle de *Carmen*, elle nous aura montré les deux incarnations les plus vivantes de la féminité ; elle nous en aura fait voir les deux pôles. Nous attendons cette épreuve avec une impatience qui n'a d'égale que notre certitude dans le succès de la brillante artiste.

M. Bianconi aurait pu être bon dans le rôle si sympathique de Don José ; il a gardé quelques beaux effets pour le dernier acte. Est-ce suffisant ?

M. Darthès devrait se défaire d'éclats de voix intempestifs et de notes douteuses dont il pourrait certainement triompher ; il a aussi contracté, en rendant des rôles de hauts dignitaires ecclésiastiques, une solennité qui n'est pas de mise dans le rôle d'un toréador. L'exercice de la taoumachie donne une aisance de mouvements qui lui fait défaut.

M. Ometz s'est fait une habitude d'être excellent, même dans des rôles épisodiques ; nous estimons avec lui qu'on ne saurait faire un meilleur emploi de ses moyens.

Mlle Guiraud a encore trouvé dans le trop petit rôle de Micaëla une occasion de se faire apprécier. Son attitude réservée, sa tendresse pour cet amant qui va lui échapper, étaient autant de charmes auxquels aurait dû succomber le malheureux Don José. Il faut toutes les rigueurs du libretto pour expliquer ses hésitations.

Nous ne terminerons pas sans adresser nos félicitations à M. Duyssens, à qui revient une large part du succès de *Carmen*. Notre sympathique chef d'orchestre nous a donné une reprise du charmant opéra de Bizet, qui ne nous fait rien regretter des représentations antérieures de *Carmen*. Tous nos encouragements à la direction, aux efforts de laquelle nous nous plaisons à rendre hommage.

INTÉRIM.

TERRIBLE ACCIDENT

Jeudi dernier, dans l'après-midi, plusieurs bateaux torpilleurs se livraient, comme à l'ordinaire, à différentes expériences sur rade, dans le but, principalement, de dresser les équipages et de constater, en même temps, la marche et la stabilité de ces nouveaux engins de guerre.

A un moment donné, sans que rien ne put le faire pressentir, la chaudière du torpilleur numéro 18 vint à s'affaisser, puis éclata ; cinq hommes de la chambre de chauffe ont été sérieusement atteints ; deux mécaniciens sont morts sur le coup, un quartier-maître et un élève ; un autre élève a été grièvement blessé, le quatrième, un quartier-maître dit-on, est moins endommagé ; le cinquième n'a reçu aucune blessure.

Cet accident est d'autant plus regrettable, que le personnel appelé à monter les torpilleurs n'est pas encore suffisamment familiarisé avec ces nouveaux bateaux, d'une construction spéciale qui, cependant, n'offrent pourtant pas plus de danger dans la manœuvre, que les autres, malgré leurs petites dimensions et leur puissante machine.

Les cinq mécaniciens plus ou moins atteints sont tous des jeunes gens de 20 à 25 ans.

La population a été vivement impressionnée à la nouvelle de ce malheureux événement.

Le commandant du 18, malade depuis plusieurs jours, n'était pas à bord.

Une commission d'enquête a dû se réunir hier, à deux heures, pour rechercher les causes de ce malheureux accident, et établir les responsabilités.

Hier est mort l'un des mécaniciens victimes de l'accident du torpilleur n° 18, ce qui porte à trois le nombre des morts.

L'enterrement de ces pauvres victimes du devoir doit avoir lieu dimanche à 1 h. 1/2 après-midi, avec toute la solennité possible.

Les cercueils seront recouverts du drapeau national ; le vice-amiral préfet maritime sera officiellement représenté par ses aides-de-camp.

Tous les officiers torpilleurs se joindront au cortège funèbre qui partira de l'amphithéâtre.

Nous avons acquis la certitude que les machines de nos torpilleurs étaient de construction française.

Il n'y a que les premiers bateaux qui soient de provenance étrangère.

C'est le 20 janvier que doit venir, devant le Conseil de préfecture, l'action intentée à la Ville par la Compagnie du gaz, à raison des amendes par elle infligées à cette dernière.

M^e Le Guen prendra la parole au nom de la Ville.

CHAMBRE DE COMMERCE

Dans sa séance du 6 janvier courant, la Chambre de commerce de Brest, a procédé à l'élection de son bureau ; ont été nommés :

MM. Ch. Chevillotte, président.
P. Breton, vice-président.
E. Le Bras, secrétaire.

REGATES

La Société des Régates a fixé son concours annuel pour 1887, au dimanche 17 juillet.

CAUSERIE PARISIENNE

On ne peut pas lire tous les journaux, n'est-ce pas ?

Eh bien ! rien que sur une vingtaine environ que j'ai lus pendant la première octave de cette année, j'ai relevé seize jérémiades rééditées à propos des *souhais tarifés*, *sourires faux*, *baisers de Judas*, etc., etc... enfin des mensonges du jour de l'an.

Je n'ai certes pas la naïveté de croire à la sincérité de tous les salamalecs prodigués ce jour là ; mais Voltaire qui s'y connaissait, n'a-t-il pas dit : le mensonge n'est un vice que quand il fait du mal. C'est une grande vertu quand il fait du bien ; et à qui les clichés du jour de l'an font-ils du mal ?

D'ailleurs de même qu'il y a fagots et fagots, il y a mensonge et mensonge.

Parbleu ! le menteur est une sale bête ; j'entends le menteur qui ment uniquement pour le plaisir (?) de farder la vérité, car, entre nous soit dit, tout le monde en joue, peu ou prou de cet instrument universel. J'en appelle au jugement de mes lectrices, qui certes ne *mentent* pas en assurant qu'elles ne disent jamais de *mensonges*. Cependant, lorsque dans maintes circonstances, elles sourient sans en avoir envie, tout simplement par politesse ; cette superfuité n'est-elle pas une gracieuse *menterie* ?

Dans les ménages les plus unis, la femme ment parfois pour dissimuler à son mari les mille petites contrariétés de la vie quotidienne ; ceci est le mensonge légitime.

Parfois aussi, un mari juge inutile de laisser soupçonner à sa femme quelque anicroche... vénielle, afin de ne pas alarmer sa tendresse conjugale pour... une chose qui ne vaut pas la peine d'en parler. Mensonge anodin, celui-là, du moins au point de vue marital.

Que de variétés dans l'espèce ? sans parler des arracheurs de dents, dont le nom est le parfait synonyme de menteur. Les candidats au mandat législatif, qui promettent toujours aux électeurs-gogos des tartines où le beurre éclipsera totalement le pain. Les avocats intitulés (par eux-mêmes) défenseurs de la veuve et de l'orphelin, mais, en réalité, protecteurs d'une foule de fripouilles, dont la société se passerait fort bien. Les diplomates, fonctionnaires du ministre des affaires embêtantes, qui ont élevé le mensonge à la hauteur d'un sacerdoce. Les danseuses des ballets, qui tout en souriant aux spectateurs, se disent *in petto* c'est rien rasant de s'esquinter comme ça pour un tas de vieux birbes, etc., etc.. C'est à n'en plus finir.

On ment à tous les âges. Les petites filles mentent en tenant pudiquement les yeux baissés avec des envies folles de tout regarder. Elles mentent lorsque, plus grandes, des Messieurs, ayant au préalable causé de ça avec leurs parents, leur demandent si elles les aiment, et qu'elles répondent « oui », tout uniment par ce qu'il leur tarde d'être mariées.

Elles mentent lorsque, devenues mères, elles font prendre une médecine à leur bébé en lui affirmant que c'est du *bon nanan* ; ou quand elles lui disent qu'elles vont lui cueillir un petit frère sous un chou ; même dans cette saison, où les choux sont gelés, etc., etc.

On ment sur tous les degrés de l'échelle sociale, on ment lorsqu'on souffre et qu'il faut quand même se montrer aimable. On ment quand on cache à un ami les coups de canifs matrimoniaux de sa moitié. On ment en laissant croire qu'on a *le sac*, lorsque dans le porte-monnaie, il manque souvent cinq louis pour parfaire cent francs.

On ment en cachant son âge ; on ment en l'avouant. On ment même parfois en disant la vérité, quand on l'enveloppe d'une aménité quelconque, afin d'édulcorer un peu ce que cette vérité contient de dur à digérer.

Bref, la vie est un mensonge perpétuel, dont on n'a le fin mot que... de l'autre côté de ce monde.

Mais que deviendraient donc les relations sociales, la littérature, les arts, le commerce, la politique et surtout l'amour, si le mensonge était banni des usages ? Sans imprévu, sans illusions, sans pilules dorées, enfin, notre séjour sublunaire serait tout bêtement inhabitable.

Les personnes sentimentales et rêveuses ne peuvent que très difficilement se figurer que certains écrivains, les poètes élégiaques entre autres, ont les mêmes besoins, que le plus prosaïque des allumeurs de gaz. Ainsi, elles n'admettront jamais qu'on a pu voir, par exemple, Millevoye cirant ses souliers lui-même, ou Lamartine un parapluie sous le bras.

La *Presse libre* de Vienne réserve à ces naïves personnes qui croient que c'est arrivé, une assez forte désillusion touchant l'un des plus grands génies poétiques de la tant douce *Germania*, l'immortel auteur de Faust, le nuageux créateur des types étherés de Werther et de Charlotte. Goethe enfin.

Ce journal publie actuellement les tablettes sur lesquelles il a inscrit ses pensées pendant la maladie et la mort de sa femme, la blonde et suave Christine Vulpius : une bouquetière qu'il avait épousée, par amour cependant.

On y trouve ceci :

« 5 juin. — Au lit toute la journée. — ma femme en danger extrême. — la cuisinière et Mienchen passables. — mon fils, mon seul bon conseiller, tout troublé.

« 6 juin. — Bien dormi, beaucoup mieux. — fin prochaine de ma femme. — dernier combat effrayant de sa nature. — elle est morte vers midi, silence et vide de mort en dedans et en dehors de moi. — arrivée et entrée triomphale de la princesse Ida et de Bernhord, conseiller de cour Meyer, Riemer. — illumination brillante, le soir, de la ville. — ma femme à minuit dans la maison des morts. — moi, toute la journée au lit.

« 7 juin. — Pas dormi. — condoléances nombreuses. — hors du lit. — dîner avec Auguste mon fils. — essais de couleurs.

« 8 juin. — Ma femme enterrée à quatre heures du matin. — coller des actes. — au jardin. — songer aux choses pressantes. — journaux anglais. »

Eh bien ! l'auteur de la comédie intitulée : *La Manie du sentiment*, ne l'avait pas cette manie là. Il enterrait assez allègrement l'objet de ses amours.

Je viens de me trouver en wagon, avec un négociant de Rouen qui avait fait le voyage de cette ville à Paris, tout exprès pour assister à une représentation du *Crocodyle*, au théâtre de la Porte Saint-Martin, dont la magnificence des décorations et de la mise en scène lui avaient été décrites par les journalistes compétents.

Cet honnête rouennais était furieux, et pour cause.

— Figurez vous Monsieur, me dit-il, que j'avais loué un fauteuil d'orchestre, à peu près dans le centre de la salle, par conséquent à l'un des meilleurs endroits pour bien voir. Mais j'étais placé immédiatement derrière *trois* dames coiffées de chapeaux surchargés de rubans, de panaches extravagants de hauteur. Et pour comble de déveine, la tête n° 1, et la tête n° 3 de ce trio se rapprochaient à chaque instant de la tête n° 2, afin de se faire mutuellement part de leurs impressions, de sorte que j'avais constamment devant moi, une véritable haie, et qu'en fait de mise en scène, je n'ai guère pu admirer que celle du chignon de ces dames.

Franchement, payer 10 francs en location pour voir ça c'est trop cher.

En effet. Si l'un de nous, hommes, oubliait par hasard, dès que les trois coups sont frappés pour le lever du rideau d'ôter son couvre-chef, on ne manquerait certes pas de « le rappeler à l'ordre » en répétant en chœur sur l'air traditionnel des lampions : *Le chapeau ! le chapeau ! pourquoi n'en fait-on pas autant pour les coiffures*

féminines colossales à la mode depuis quelques années déjà ?

Le sexe auquel on doit Mme Astié de Valsayre abuse quelque peu des prérogatives que le Français, né galant, lui accorde. L'Anglais lui, n'y regarde pas de si près. Mes lecteurs peuvent avoir lu comme moi dans le courant de l'année dernière, parmi les nouvelles du *Figaro*, un petit entre-filets ainsi conçu :

« Il paraît qu'à Londres on vient d'inventer un nouveau chapeau destiné aux dames qui fréquentent les théâtres.

« Ce chapeau est muni d'un ressort, mis en mouvement par un cordon : au théâtre, dès que le rideau est levé, la dame tire le cordon (cordon s'il vous plaît ?) et le chapeau se repliant, s'aplatit sur sa tête comme le ferait un gibus, l'acte est-il fini, on tire le cordon en sens contraire et le couvre-chef reprend sa forme première. »

Toujours pratique John Bull !

Par ce temps de coiffures extravagantes, l'invention ne manque pas d'utilité et de raison d'être. Je ne vois pas pourquoi nous ne l'adoptions pas. On a bien adopté d'autres importations anglaises qui ne brillent guère que par le ridicule, le grotesque et le mauvais goût ; ne seraient-ce que les horribles chaussures à talons plats et à bouts pointus, et les affreux vêtements à pèlerines, qui paraissent avoir été achetés au « décrochez moi ça » d'*Old England*.

Un de mes confrères intitule ses causeries irrégulières : *Chroniques d'un indifférent*, bien à tort suivant moi. L'indifférent, ou pour être plus dans le train : le *j'mensichart* ne s'emballe jamais. Or dans sa dernière chronique le pseudo-indifférent quel que peu au sujet de la manie de donner des fleurs à l'occasion du jour de l'an, qu'il trouve idiot.

Je n'essaierai pas de le contredire ou de l'approuver, car l'un ou l'autre, lui serait cette fois indifférent pour de vrai. Je noterai seulement ceci. Sur mille femmes qui reçoivent des fleurs, dit-il, il en est neuf cent cinquante qui n'attachent de valeur aux envois qu'en raison de la marque de la maison dans laquelle l'envoyeur s'est approvisionné. Et, d'après lui, les plus illustres fleuristes achètent une partie de leurs fleurs au marché de la Madeleine. Cela ne m'étonnerait pas.

Il dit aussi : J'aime encore mieux les bonbons, non pas dans ces sacs imbéciles qui n'ont de valeur que par la signature du confiseur, mais dans des potiches artistiques ou dans des chiffonniers cossus. Il n'est pas dégoûté ! mon grand confrère.

Mais il en est des bonbons comme des fleurs, l'étiquette les fait trouver bien meilleurs.

Un certain jour de l'an, un peintre aujourd'hui très couru, mais qui alors ne roulait pas sur les billets de mille, apporte à la fillette d'un de ses amis, un joli sac de bonbons de chez Boissier.

— Es-tu fou, lui dit son ami de dépenser ainsi ton pauvre argent ? je t'assure que ma fille croquerait avec autant de plaisir un sac de pralines de chez l'épicier. Garde donc ce sac pour les personnes à cérémonie.

— Tiens ! tu as raison, fit le peintre en vidant le sac dans les menottes de l'enfant : puis il le remplit avec des bonbons et des fondants qu'il envoya chercher par la bonne de son ami, chez le plus proche confiseur, et l'offrit ainsi lesté à une autre personne plus... à cérémonie.

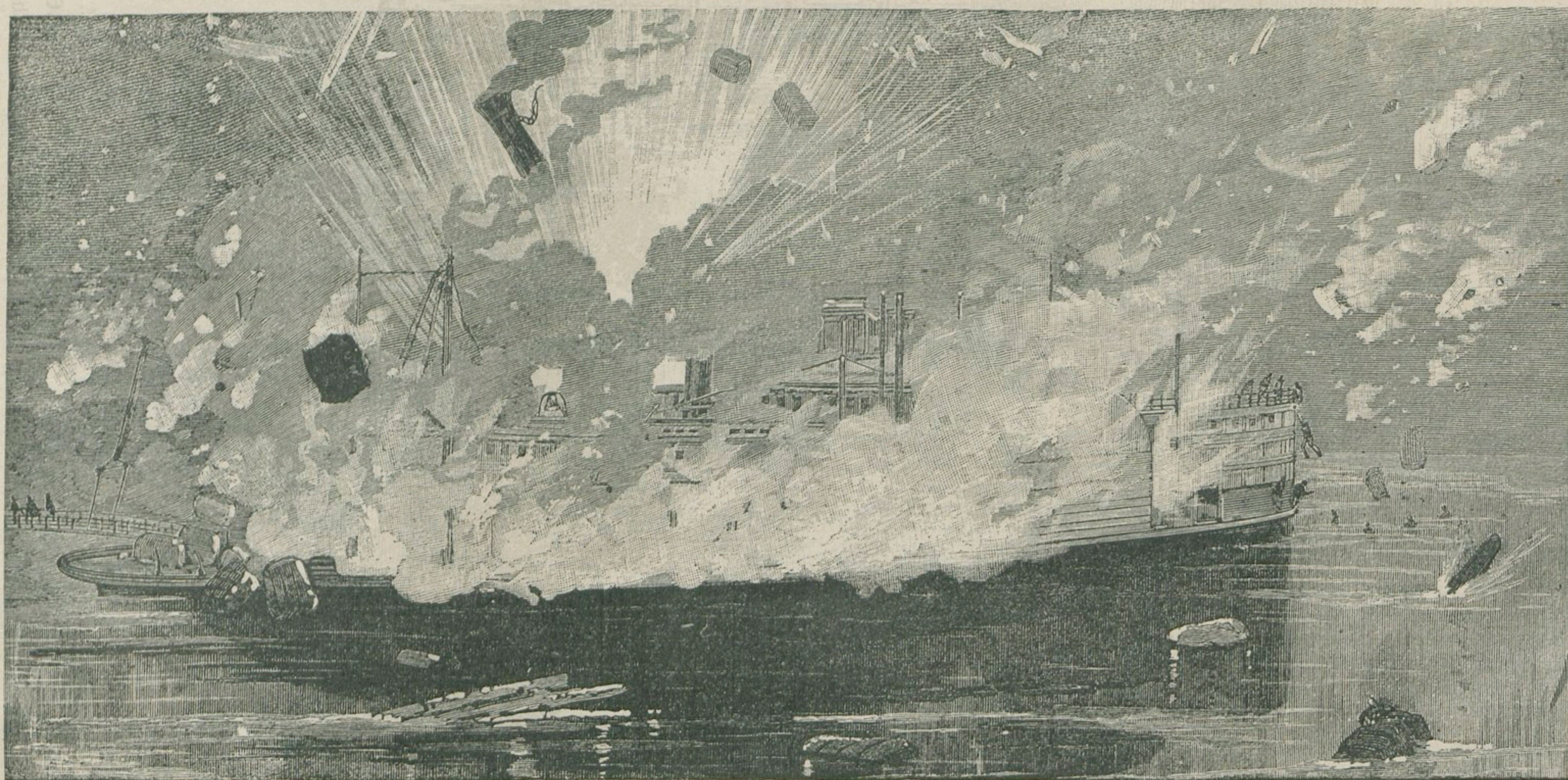
Mais le joli de l'affaire, c'est que l'ami du peintre ayant dans la journée fait sa visite chez la susdite personne, celle-ci lui offrit des bonbons du sac qu'il reconnut parfaitement, en lui disant : goûtez je vous prie ces bonbons, ils sont exquis.

Puis elle ajouta : Ne me parlez pas des confiseurs nouveaux qui veulent lutter avec les vieilles réputations. Il n'y a de réellement excellents que les bonbons de chez Boissier.

JEAN-QUI-RIT.



Le Choix des Lunettes



INCENDIE D'UN GRAND STEAMER DU MISSISSIPPI, LE 15 DÉCEMBRE 1836.
Au moment de l'Explosion de quatre barils de poudre.



Maquette du percement du boulevard Haussmann

Exécutée par MM. Rubé, Chaperon et Jambon, décorateurs de l'Opéra, d'après le système de M. LEROY, architecte.
(Cette maquette est exposée actuellement à l'Hôtel-de-Ville de Paris).

Lequesne, Gravé, sc.

Certes, en lisant la description des fêtes organisées au profit des inondés du Midi, par la presse parisienne, on ne peut éprouver qu'un sentiment d'admiration pour les hommes qui, à chaque calamité publique en France, et souvent même à l'étranger, s'ingénient à créer de nouvelles attractions pour permettre à leurs compatriotes, toujours enthousiastes dès qu'il s'agit d'aider à une bonne action, de contribuer, tout en assistant à des spectacles toujours plus grandioses, au soulagement des infortunes. Ainsi patronées et aussi admirablement organisées, ces fêtes ont un éclat et produisent des résultats qui, le plus souvent, dépassent les espérances des plus optimistes.

Mais, placés comme nous le sommes au milieu d'une foule de ports de pêche, nous ne pouvons nous empêcher de regretter que ces pauvres marins qui forment la pépinière de notre armée navale, si dévouée et si brave, n'aient pas une petite part de ces secours heureusement considérables.

Voilà plusieurs années, en effet, que la pêche va en déclinant sur nos côtes; que malgré les protestations des pêcheurs, des engins considérables, autorisés, détruisent tout le frétin et chavirent les fonds sablonneux, pendant que les dragues fonctionnent nuit et jour, achevant l'œuvre de destruction des grandes seines.

L'industrie de la sardine est en train de disparaître de la France, et les plus grands industriels de nos parages sont obligés d'émigrer en Portugal; le marché de la sardine à l'huile est à peu près passé en Angleterre. Le résultat de la disparition du poisson c'est la ruine des marins qui, cette année, sont dans une misère noire, la disette du poisson étant venue après le choléra de 1885 et de 1886. Aussi, ni les femmes et les filles des pêcheurs, ni les soudeurs, ni les journaliers, n'ont pu gagner de quoi vivre pendant l'hiver, et les magasins et les maisons particulières sont assaillis de demandes d'aumônes par des gens qui, en temps ordinaire, gagnent bien leur vie. Les municipalités sont aux abois, car les octrois ne rapportent qu'en proportion de la consommation, c'est-à-dire de l'aisance de la population.

Les pêcheurs voulant à tout prix gagner quelques sous affrontent les plus gros temps pour aller en mer; il en résulte des sinistres qui augmentent encore la misère générale.

Au milieu d'une misère pareille, refuseriez-vous, monsieur le rédacteur en chef, d'être notre interprète près de vos confrères de la presse parisienne pour demander une petite part des secours qui vont être donnés aux inondés du Midi; d'ailleurs, un journal intransigeant de Paris a bien voulu déjà signaler au public la misérable situation des pêcheurs de nos côtes, mais les terribles ravages exercés par l'inondation du Rhône attirèrent bientôt l'attention des journaux, et les pauvres pêcheurs furent oubliés. D'ailleurs, comment en serait-il autrement? Les désastres dans les populations de pêcheurs sont si fréquents qu'ils passent presque toujours inaperçus. L'année dernière cependant la pêche a été tellement nulle, et par suite la misère si grande, que nous n'hésitons pas, n'ayant plus ni députés ni sénateurs qui s'occupent de nos infortunes, à faire un timide appel au puissant Comité de la Presse parisienne, au moins pour les pêcheurs du Finistère, qui ont eu à la fois à supporter la disette des produits de la mer et une épidémie de choléra qui, pour n'avoir été que passagère, n'en a pas moins décimé les familles de pêcheurs sur un grand nombre de points de nos côtes.

Pour donner une idée du dénuement des pêcheurs de Douarnenez, il nous suffira de constater que la *Fraternelle*, société de secours des marins pêcheurs, qui comptait 650 membres, il y a six ans, n'en renferme plus que 52, les familles ne pouvant plus verser la petite cotisation de 12 francs par an qu'on demande à chacune pour assurer les secours médicaux et pharmaceutiques.

UN ANCIEN PATRON DE PÊCHE
DE DOUARNENEZ.

SOCIÉTÉ D'ÉMULATION

La Société d'émulation vient d'ajouter un cours de droit usuel et commercial, à ses cours d'adultes; ces cours qui ont lieu à la Salle des Marchands, de 8 à 9 h. du soir, le samedi, peuvent être également suivis, par des personnes qui ne font pas partie de ladite Société.

C'est un jeune avocat du barreau de Brest, M^e Picot, qui a pris l'heureuse initiative de ces cours; et nous ne doutons pas qu'ils soient très suivis, nulles questions n'offrant plus d'intérêt que l'étude de cette matière dont chacun fait continuellement usage, sans connaître exactement la limite de ses droits.

COMITÉ ELECTORAL CONSULAIRE

AVIS

MM. les commerçants de la ville de Brest sont instamment priés de bien vouloir se réunir, lundi 17 janvier 1887 à 8 heures du soir, salle des Prud'hommes, pour y recevoir une communication de leur comité.

CONCERTS LAFARGUE

Quêtes faites au profit des pauvres dans l'établissement des concerts Lafargue, 4, rue Guyot :

Le 5 décembre 1886....	10 f. »
Le 12 idem.....	2 55
Le 19 idem.....	3 60
Le 24 idem.....	6 70
Le 25 idem.....	5 05
Le 26 idem.....	7 70
Le 1 ^{er} janvier 1887....	4 20
Le 2 idem.....	4 45
Le 9 idem.....	7 35

Total..... 51 60

Cette somme est à partager par moitié entre le bureau de bienfaisance et l'œuvre de l'extinction de la mendicité.

AGRESSION

Mercrèdi, vers cinq heures du soir, un quartier-maître et un second-maître de la flotte ont été attaqués par cinq soldats de l'infanterie de l'infanterie de marine.

Sans l'empressement à les secourir de quelques voisins, on ne sait, vraiment, dans quel état ils eussent été mis. L'un d'eux a la figure déchirée.

La rixe a eu lieu dans le quartier de l'Harteloir, rue Latouche-Tréville, en face les casernes; c'est l'endroit le plus retiré de la ville et, par conséquent, celui qui a le plus besoin d'une active surveillance.

AUX AGENTS DE LA VOIRIE

Les habitants du quartier Kéavel nous prient d'attirer l'attention de qui de droit sur la rue aux Toiles, où la circulation est quelque peu entravée par des cuves en construction sur la voie publique, pour la poudrerie du Moulin-Blanc, dit-on.

Si l'entrepreneur est spécialement autorisé à construire ses cuves sur la rue, il pourrait bien, dès la chute du jour, faire apposer une lanterne qui servirait d'avertisseur aux passants et qui leur permettrait de se garer.

ÉCOLE SAINT-CYR

Les concours d'admission à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr s'ouvriront le 13 juin 1887.

Les candidats devront se faire inscrire à la Préfecture pour l'arrondissement chef-lieu et dans les sous-préfectures pour les autres arrondissements.

La nomenclature des pièces à produire et le programme des connaissances exigées sont déposés au secrétariat général de la Préfecture du Finistère et dans les Sous-Préfectures, où ils seront communiqués aux personnes qui en feront la demande.

La commune de Saint-Pierre a reçu de M. de Gasté, une somme de 50 francs, pour être distribuée aux enfants des écoles qui auront obtenu le plus de points aux examens pour le certificat d'études.

2^e RÉG. D'INFANTERIE DE MARINE

Programme des morceaux qui seront exécutés le 16 janvier, à 2 heures, sur le Champ-de-Bataille :

1. *Souvenir de Courzon* (GURTNER).
2. *La Romaneise*, ouverture (GURTNER).
3. *Les Faunes*, valse (MÉTRA).
4. *L'Alsace*, fantaisie (SELLENICK).
4. *La Jeunesse endiablée* (ISTRE).

LES BRETONS A PARIS

Samedi a eu lieu le banquet mensuel des celtisants, à l'hôtel de la Marine, sous la présidence de M. Renan.

Parmi les Bretons de Paris, réunis autour de l'illustre écrivain, citons : MM. A. Rousseau, ancien sous-secrétaire d'Etat aux colonies, Allain-Launay, les sculpteurs E. Leroux et Le Goff, Sébillot, le peintre Tanguy, Le Coz, etc. On tirait les rois. Le sort est tombé sur M. Renan, qui a répondu, par une courte et charmante allocution, aux vœux exprimés par M. Quellien, le secrétaire du dîner, au nom des celtisants.

Des poésies ont été dites par MM. Quellien (en breton), Le Mouël, Le Goffic, A. Dayot, Durocher, Glazer (en hongrois), Bellessort, etc. Ensuite, des chansons populaires de la Bretagne. En un mot, intéressante soirée.

PUBLICATIONS DE MARIAGES

DU 9 JANVIER 1887

Entre :

Louis-Alain Lhostis, deuxième maître de manœuvre, et Félicité Créachcadec, lingère.
Pierre Le Guen, journaliste, et Marie-Yvonne Le Guen, journalière, veuve Quinquis.

Joseph-Emile Charbonnier, garde-stagiaire d'artillerie de marine, et Marie-Françoise Robic, tatrice.

Yves Le Goff, quartier-maître voilier, et Jeanne-Yvonne Lhostis, cuisinière.

Ernest-Marie Fily, charpentier au port, et Marie Jour, sans profession.

Mathurin-Jean Bréhinié, forgeron au port, et Marie-Amélie Thiéry, sans profession.

Germain Crenn, journaliste, et Marie-Gabrielle Kéranret, ménagère, veuve Bouroullec.

André Millot, deuxième maître mécanicien, et Anna-Marie Marchaland, couturière.

La vue pour tous 1 fr. 50. Grand choix de lunettes et pince-nez, pour toutes les vues : Miopes, Presbytes, Louches ou fatigués, avec monture en acier, vendu partout 4 et 5 francs, et donnés, avec garantie, au bas prix de 1 fr. 50, aux Magasins situés sur le Champ-de-Bataille, la seule boutique qui fait face au N^o 36 de la rue d'Aiguillon.

Assortiment considérable d'optiques en tous genres.

RÉPARATION DE TOUT OBJET

M. THÉVENIN ne devant rester que peu de temps, on doit donc se hâter pour profiter de cette bonne occasion.

GRAND THÉÂTRE DE BREST

Dimanche 16 janvier

LES MOUSQUETAIRES AU COUVENT, Opéra-comique en 3 actes.

LES PAUVRES DE PARIS, drame en 7 act. Bureaux : 6 h. 1/4. — Rideau : 6 h. 3/4.

L'Imprimeur-Gérant : GABREAU.

